

17. Lily KAHN et Aaron D. RUBIN (eds.). — *Handbook of Jewish Languages*. Leyde/Boston, Brill, 2015, XIX + 760 p.

Les « langues juives » sont à la mode : après le *Dictionnaire synoptique de l'élément hébreu des langues juives* (en hébreu, A. Maman ed., Jérusalem, Magnes, 2013) et l'*Encyclopedia of Hebrew Language and Linguistics* (G. Khan ed., Brill, 2013), et en attendant *The Jewish Languages – An International Handbook* (B. Hary et Y. Matras eds., Berlin, De Gruyter, à paraître en 2016) et le *Manual of Judaeo-Romance Linguistics and Philology* (G. Mensching et F. Savelsberg eds., Berlin, De Gruyter, à paraître en 2017), l'imposant manuel dirigé par A. D. Rubin et L. Kahn n'est ni novateur ni exceptionnel dans sa démarche.

Celui-ci vise en effet à rassembler en un manuel de référence l'essentiel de la recherche linguistique sur les langues dites juives. Celles qui sont retenues sont au nombre de vingt-trois ; parmi elles, donnons pêle-mêle le grec de la LXX, l'argot des maquignons juifs de la Provence d'Ancien Régime, ou la variété transitoire d'amharique parlée aujourd'hui par les immigrés éthiopiens en Israël. Entre elles est opéré un distinguo entre *judéo-langues* et celles qui n'ont encore droit à cette dignité et que les éditeurs nomment *Jewish-[glottonyme]*. Cette dernière catégorie permet de donner une existence, en les traitant à la même échelle que, par exemple, le yidich¹, à des lectes aussi incongrus que le *Jewish Swedish* dont l'auteur de l'article signale lui-même que ce n'est pas une variété, et encore moins un système homogène. Au titre de cette exhaustivité, pourquoi ne pas y inclure le **Jewish*

1. Nous adoptons, pour ce mot, l'orthographe préconisée par Marcel COHEN dans son compte rendu d'U. Weinreich, *Languages in Contact*, dans *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, t. 49/2, 1953, p. 16-18.

French et ses diverses variétés parlées de Toulouse à Strasbourg en passant par les rives du canal Saint-Martin ?

La trame directrice du volume est à ce point fragile que l'on se plaît encore à l'étayer d'une idéologie dépassée depuis les balbutiements de la *judéo-linguistique* weinreichienne. La théorie obsolète voulant que les anciens Israélites disséminés dans le monde antique y aient gardé longtemps l'hébreu comme idiome de communication, pour ne l'abandonner tardivement qu'au profit des *judéo-langues*, fait encore surface. Ainsi, l'article sur le judéo-géorgien s'ouvre sur ces mots : « Gradually, over hundreds of years, their vernacular language was forgotten and they shifted to speaking Georgian, specifically a special form of the language called Jewish Georgian, which exhibits numerous and significant differences from its non-Jewish counterpart » (p. 179). On trouvera ici et là dans le recueil d'autres assertions de même nature.

Si le positionnement est biaisé, le traitement consacré à chacune des langues dans les articles respectifs reflète davantage la pensée de chacun des auteurs, d'où une hétérogénéité peut-être préférable. À défaut de pouvoir recenser les vingt-trois articles, attachons-nous à observer dans le détail quelques uns d'entre eux.

Dans l'article sur le judéo-italien (A. D. Rubin), écrit par l'un des éditeurs, notons un défaut de perspective flagrant. Considérant une à une les six variétés régionales de parlers judéo-italiens, on peut être surpris de voir traités séparément le *Judeo-Livornese* et, un peu plus loin, le *Judeo-Florentine (Tuscan)* : Livourne n'est-elle donc plus en Toscane ? L'on sait pourtant, notamment grâce à l'étude lexicologique de M. Aprile² que les parlers juifs de Florence et Livourne relèvent du même ensemble, la communauté israélite florentine étant d'ailleurs partiellement issue de celle de Livourne. À propos encore du judéo-livournais, l'auteur lui attribue comme spécifique l'adaptation d'italien (standard) /p/ en /f/ alors qu'il s'agit du phénomène de spirantisation, régulier dans tous les parlers toscans et de Livourne *a fortiori*, dénommé *gorgia toscana* : rien de propre donc au parler juif.

L'article intitulé « Judeo-Occitan » (G. Jochnowitz et A. Strich) est une longue recension de tout ce qui a été publié sur les variétés juives médiévales et modernes de Provence et de Languedoc, omettant d'évoquer les parlers juifs de Gascogne et du Comté de Nice. D'un tel travail qui tient de la bibliographie descriptive, on serait en droit d'espérer plus de rigueur : signalons un polymorphisme rare pour le nom de la regrettée Marie-Claire Viguier-Maurette (CNRS), représenté sur la même page (p. 529) par les formes aberrantes *Vuigier* et *Vuiguer* à côté de *Viguier*. Les auteurs apportent une mise au point utile sur le glottonyme du parler juif provençal, dont on peut espérer qu'il convaincra ceux qui utilisent encore *shuadit/chuadit* d'abandonner ce

2. M. APRILE, *Grammatica storica delle parlate giudeo-italiane*, Galatina, Congedo, 2012 ; recensé par P. NAHON dans *Revue des études juives* 175/1-2, 2016.

mot qui ne fut jamais qu'une erreur d'interprétation de Szajkowski³. L'auteur aurait pu tout de même signaler que le glottonyme endémique traditionnel aujourd'hui encore usité par les Israélites provençaux pour leur variété de français est *dabérage* dont le précurseur « judéo »-provençal **daberàgi* est peu douteux. Le paragraphe intitulé *Linguistic profile of Judeo-Occitan* regorge d'affirmations invérifiables sur la phonétique de la langue, faisant par exemple entrer sans raison apparente le segment [æ] dans l'inventaire phonétique d'un parler éteint cinquante ans avant l'invention du phonographe. Par ailleurs, l'article entier est parsemé de transcriptions phonétiques tout aussi improbables, faisant apparaître des traits impossibles en provençal tels [ɔ] prétonique dans [bɔ're] 'créateur' (emprunté à hébr. בּוֹרֵא *bore* de même sens) ou anachroniques tels [χ] comme réalisation de /r/ final (aux XVII^e et XVIII^e siècles) ; toutes erreurs qu'un passage par l'*ALF* de Gilliéron ou plus spécifiquement par l'*Atlas linguistique et ethnographique de la Provence*⁴, avec un peu de bon sens certes, aurait permis d'éviter.

Dans d'autres articles, la démarche est inverse et illustre des *recentiora* du domaine. L'article sur les variétés juives d'espagnol sud-américain (E. Dean-Olmsted et S. Skura), un sujet lui-même neuf, contient cette invitation méthodologique encore inconcevable il y a quelques années : « Finally, social media sites like Facebook and Twitter, as well as other internet platforms, offer a wealth of opportunities for researchers to observe and analyze uniquely Jewish uses of Spanish » (p. 493). Le même article fait une remarquable mais trop succincte description de l'intonation montante-descendante caractéristique empruntée au mode de récitation de la littérature sapientiale dans les *yešivot* (académies talmudiques) ashkénazes, intonation devenue en espagnol des Juifs mexicains (et sans doute dans beaucoup d'autres variétés juives) un marqueur linguistique d'orthopraxie religieuse.

L'étude sur le judéo-portugais (D. Strolovitch) consiste en un travail de fond tout à fait nouveau et appréciable sur les *aljamias* portugaises médiévales. Mais un travail sur le portugais des Juifs ne devrait-il pas considérer également les variétés parlées ? Or, si ces dernières sont ici ignorées, ce n'est pas faute de sources. Ni le travail de Teyssier sur l'important témoin qu'est Gil Vicente pour le parler de la génération des exilés de 1496⁵, ni la description faite par Leite de Vasconcellos du parler portugais sénéscent des Juifs

3. Z. SZAJKOWSKI, auteur de דאס לשון פון די יידן אין די ארבע קהילות פון קאמטא-ווענעסען [Dos lošn fun di yidn di arbe kehiles fun Komta-Wenesen – *La Langue des juifs des quatre communautés du Comtat-Venaissin*], en yidich, New York, YIVO, 1948, a pris l'hapax *chua-dit* adj. qual. "choisi" (francisme apparaissant dans un poème de 1803) pour un glottonyme dérivé d'hébr. יהודי *iehudi* "juif" et cette erreur a connu une fortune singulière, si bien qu'on retrouve ce mot à l'heure actuelle chez certains Israélites provençaux désormais convaincus d'user du même nom que leur ancêtres pour désigner leur patois.

4. J.-C. BOUVIER, C. MARCEL, *Atlas linguistique et ethnographique de la Provence*, Paris, CNRS (Vol. I, 1971 ; Vol. II, 1979 ; Vol. III, 1986).

5. P. TEYSSIER, *La langue de Gil Vicente*, Paris, Klincksieck, 1959, p. 209 et suivantes.

d'Amsterdam en 1901⁶, ni les vestiges relevés au xx^e siècle dans leur parler néerlandais⁷, ne sont cités ou mentionnés.

L'intéressante étude sur le « judéo-turc », en fait du turc ottoman standard écrit en caractères hébraïques, a le mérite d'attirer l'attention sur l'existence d'un système de translittération utilisant par exemple le *kaph* final en position initiale ou médiane pour noter [h], la consonne *he* servant quant à elle de *mater lectionis* surnuméraire requise par système vocalique étendu de la langue turque. Des comparaisons auraient été ici bienvenues, avec, pour le premier phénomène, le provençal en alphabet hébraïque des juifs du Comtat Venaissin où *p̄e* final sert à noter [f] en toutes positions, et pour le second l'usage de la consonne *ayin* pour noter /e/ en yidich.

Le chapitre sur le yidich, le dernier et le plus long du livre, est remarquable par son exhaustivité et son impartialité : il est le premier, semble-t-il, à examiner objectivement et à parts égales les diverses théories sur l'origine controversée de cette langue, y compris la théorie de l'origine sorabe, sans passion ni hargne⁸.

Enfin, les bibliographies afférentes à chaque article sont un assez utile instrument de référence ; notons tout de même qu'elles sont souvent tributaires, avec une fidélité exemplaire, de travaux précédents en la matière⁹, dont elles reprennent parfois jusqu'aux coquilles... Mais, pour paraphraser Nodier, la bibliographie n'est-elle pas un plagiat par ordre alphabétique ?

Le souci d'exhaustivité qui inspire la composition d'un tel volume permet certes des éclaircissements appréciables sur des aspects trop obscurs des contacts linguistiques en contexte israélite ; mais il n'évite pas l'omission impardonnable d'aires linguistiques comme la Hollande, la Gascogne ou la Catalogne, points aveugles du recueil. Et que dire de l'étrange exclusion de l'*israélien* contemporain, considéré à tort, si l'on en croit G. Zuckermann¹⁰, comme de l'« hébreu » moderne ? N'est-ce pas pourtant la plus caractéristique, et tout du moins la plus largement parlée des « langues juives » contemporaines ? C'est peut-être même la seule qui pourrait s'inscrire à

6. J. LEITE DE VASCONCELLOS, *Esquisse d'une dialectologie portugaise*, Paris/Lisbonne, Aillaud, 1901 (Partie II, chapitre IV, « Portugais des Juifs », p. 195-196).

7. Voir J.-L. VOORZANGER et J. E. POLAK, *Het Joodsch in Nederland : aan het hebreewsch en andere talen ontleende woorden en zegswijzen*, Amsterdam, H. van Munster, 1915, ou J. A. VAN PRAAG, *Restos de los idiomas hispanolusitanos entre los Sefardies de Amsterdam*, dans *Boletín de la Real Academia Española*, 18/2, 1931, p. 177-201.

8. Comme on en trouverait par exemple dans A. BEIDER, *Origins of Yiddish Dialects*, Oxford, University Press, 2015, p. xv-xvi, qui se livre à une curieuse diatribe *ad hominem* à l'encontre de P. Wexler, défenseur de l'origine sorabe du yidich.

9. Par exemple P. WEXLER, *Judeo-Romance Linguistics : A Bibliography*, New York, Garland, 1989.

10. G. ZUCKERMANN, *Israelit Safa Yafa*, Tel-Aviv, 'Am-'Oved, 2008. L'*israélien* serait ainsi non pas « the one unifying element of all of the Jewish languages treated herein » mais un de « those languages which have grown out of Hebrew » et donc aurait sa place parmi les langues traitées dans le *Handbook* (nous citons l'introduction d'A. D. Rubin, p. 3).

profit dans la perspective de cette *judéo*-linguistique qui juge possible de négliger, on l'a vu, les diasystèmes généraux des langues dont les « judéo-langues » ne sont que des variétés...

Osons le dire : les apories du *Handbook of Jewish Languages* sont celles du domaine d'études, suspendu entre linguistique de contact et linguistique variationnelle, qu'il veut illustrer : une discipline hasardeuse qui, s'intéressant à une famille de langues inexistante, se cherche toujours, et pour longtemps sans doute, une raison d'être.

Peter NAHON
École nationale des chartes – Université de Paris-Sorbonne
